

Marc Fumaroli, qui nous a quittés en juin dernier, était membre du Comité d'honneur du Réseau Antiquité-Avenir. Il avait salué la fondation de notre Réseau avec l'empressement et la générosité qui lui étaient habituels dès qu'il s'agissait de défendre la promotion des Humanités. Nous reproduisons, avec l'aimable autorisation de la Revue *Esprit*, l'article de Cécilia Suzzoni, paru dans le numéro de décembre 2020.

Marc Fumaroli : la littérature ou « Le bonheur d'admirer »¹

*Malgré Jupiter même et les temps orageux*²

« Le goût *académique* aujourd'hui est devenu trop rare pour ne pas être tenu pour une grande vertu » : ce satisfecit malicieux accordé à une Institution qui fut souvent en délicatesse avec les Modernes dit le scepticisme qu'inspirait à Marc Fumaroli un paysage littéraire contemporain trop souvent subordonné à l'appel d'air médiatique d'une « culture de masse ensauvagée » et à ses têtes d'affiche. Il y a certes dans ce jugement sévère le « parti pris »³ éthique, esthétique, et politique d'un historien de la culture classique qui sait- et qui a démontré, immenses travaux à l'appui- comment la France est devenue cette « nation littéraire » qui, longtemps, a détenu la maîtrise de la longue mémoire européenne. Mais l'on sait aussi que l'académicien, à l'instar de ces jésuites mondains dont il admirait la brillante efficacité à humer l'air du temps, était soucieux de rester arimé à son époque, soucieux de lui insuffler une énergie à même de lutter contre les « passions tristes » dont il voyait la source dans cette « crispation qui fait de nous des héritiers ombrageux ou malheureux ». Après tout, c'est lui qui a initié la récente entrée à l'Académie française de la très médiatique philosophe amoureuse des sophistes grecs, Barbara Cassin. Le dernier article qu'il ait écrit, sur Léonard de Vinci, s'inscrivait dans le sillage des réflexions de Valéry sur le grand peintre et louait l'artiste d'avoir su se défaire de « l'excessive révérence que les humanistes portaient à leurs ancêtres de l'Antiquité »⁴. Et c'est avec Philippe Sollers, thuriféraire d'un avant-gardisme sans failles, mais sans complaisance pour les clichés anti-humanistes de la modernité, qu'il bataille avec bonheur et courtoisie dans un des numéros les plus vifs de la regrettée revue *Le*

¹ Marc Fumaroli, *Paris-New York et retour*, Paris, Fayard, 2009, p.480.

² La Fontaine, « Le renard anglais », *Fables*, Livre XII, 23, édition Marc Fumaroli, La Pochothèques, 1985, p. 747.

³ Marc Fumaroli, *Partis pris*, Paris, Robert Laffont, 2019.

⁴ « Léonard de Vinci, prophète ou ancêtre ? », *Commentaire* 2020, numéro 170, p.309-320.

Débat, intitulé justement « La littérature entre son présent et son passé »⁵ ; ils tombaient tous les deux d'accord sur l'élasticité d'une culture prête à tout avaler et digérer, sur le manque d'épaisseur théorique d'une critique littéraire qui confond volontiers et paresseusement fécondité et facilité. Cette sévérité de Marc Fumaroli pour le dépérissement de la profondeur littéraire du langage souligne *a contrario* une constante dans son approche du long temps littéraire qui a occupé son ascèse historique : l'admiration ; une vertu dont Descartes avait fait une *passion*, et dont Nietzsche rappelait qu'elle était au moins aussi féconde que la vertu de contestation. C'est ce « bonheur d'admirer », qui lie étroitement, via en particulier, la notion de *sublime*, éthique et esthétique, qu'il nous paraît important aujourd'hui de questionner, à la lumière essentiellement de la curiosité passionnée de l'académicien pour la formation de la langue française. Convertie, sous « l'empire des femmes » en « esprit de joie »⁶ dans la conversation, il a vu combien elle avait façonné une intelligence littéraire dont « l'air » « le tour » devaient être pour longtemps le sceau aussi bien des Classiques que des Modernes. Il serait évidemment vain de soupirer après une restauration de ce « loisir de mûrir », dont Valéry déjà constatait l'effacement, plus vain encore de regretter une Arcadie de lettrés, dont on peut à juste titre reprocher à Marc Fumaroli de n'avoir pas compris combien elle s'était stérilisée dans une paisible jouissance muséale. En revanche, il y a beaucoup à ressaisir de l'exemplarité pédagogique de ce bonheur d'admirer qui fait tellement défaut à « l'équipement rhétorico-formaliste » d'un enseignement de la littérature devenu un continent étriqué du paysage éducatif. Beaucoup à ressaisir aussi de l'exigence éthique que les « champions de la morale classique »⁷ – ce continent oublié – avaient inspiré à des œuvres qui, revisitées par de grands metteurs en scène, lecteurs passionnés de Racine et Corneille, font plus que jamais partie aujourd'hui de notre bréviaire littéraire. Après tout, le dilemme que Marc Fumaroli a cru, peut-être un peu trop idéalement, réglé par les écrivains classiques – comment disposer de soi à l'ombre du pouvoir absolu ? – peut trouver sa formulation contemporaine : comment vivre à hauteur de soi dans une modernité d'où se sont éclipsées les valeurs fiduciaires, et où *le virtuel* ne cesse de gagner sur *la substance* ? C'est poser aussi dans son sillage la question du devenir ultime et intime de la dimension esthétique de la vie et du bonheur.

« *L'éveil de la littérature commence avec la révélation de l'état de grâce qu'est le bonheur d'expression ; à tous les degrés de l'éducation et des exercices littéraires, à tous les*

⁵ *Le débat*, Gallimard, numéro 79, mars-avril 1994.

⁶ Marc Fumaroli, *La diplomatie de l'esprit*, Paris, Hermann, 1994, p. 321.

⁷ Marc Fumaroli, *Trois institutions littéraires*, Paris, Gallimard, Folio/histoire, 1994, p. 147.

étages et dans tous les appartements de la littérature, c'est ce bonheur, avec le plaisir et les fruits dont il fait don, qu'il est indécent de perdre de vue »⁸. Des divers travaux que l'académicien a consacrés à la formation de la langue française, retenons son admiration – elle est celle de Ponge, dans l'éloge ardent de son *Pour Malherbe*, et de Proust dans *La Recherche* – pour une langue qui a su en si peu de temps devenir un bien commun aux normes non pas dictées par un tribunal de savants dogmatiques, mais le fruit d'un usage finalement imposé par la Ville davantage que par la Cour ; occasion de pourfendre quelques préjugés : les 16^{ème} et 17^{ème} siècles ont été largement favorables aux femmes, qui d'ailleurs ont « formé le gros des troupes du parti des Modernes »⁹. Ce français sous l'égide de Louis XIV, de ses institutions et de ses gardiens littéraires devait devenir « le latin des modernes », l'héritier supérieur et vivant du latin, mais un héritier qui n'oublie pas qu'il est aussi le conservatoire de la langue d'autrefois. *Le livre des métaphores. Essai sur la mémoire de la langue française*, rend un hommage enthousiaste au « pouvoir métamorphique d'une langue qui confère au langage son côté joueur, poétique et même sorcier »¹⁰. C'est « le bonheur toujours renouvelé » de découvrir de « merveilleux fossiles incrustés dans la langue moderne », le bonheur de voir que *le corps de la langue* voyage dans le temps, à la vitesse de la lumière, d'aujourd'hui à un autrefois lointain. On pense, bien sûr, à l'émerveillement du narrateur proustien devant le langage de Françoise, savoureux contrepoint à « l'insupportable conformisme snob de Mme Verdurin ». D'où la tristesse de l'essayiste de voir que l'école n'entretient pas, ne stimule pas cette réaction vitale et joyeuse de la langue soumise désormais à l'idéologie terne de la communication. Nous importe aujourd'hui plus que jamais, gavés que nous sommes d'automatisme verbal, de pathos émotionnel, la vocation de cette langue à s'ériger par l'entrée en conversation en principe de sociabilité heureuse, apaisée ; « sa fonction d'échangeur » suscite une thérapeutique de la violence qui habite souterrainement tout échange verbal. Pas de savoir vivre ensemble sans cette forme élaborée d'une « diplomatie de l'esprit », dont Marc Fumaroli ne cesse de célébrer, et regretter, « la force civilisatrice majeure »¹¹. La pratique de la langue française – et l'auteur de *Trois institutions littéraires* a bien sûr le bon goût, même s'il évoque ce temps béni où « toute l'Europe parlait français »¹², de souligner que c'est là le propre de toute grande langue de culture – rend heureux celui qui parle et celui qui écoute.

⁸ Marc Fumaroli, *Exercices de lecture*, Paris, Gallimard, 2006.

⁹ Marc Fumaroli, *La querelle des Anciens et des Modernes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2001, p. 207.

¹⁰ Marc Fumaroli, *Le livre des métaphores*, Paris, Robert Laffont, 2012, p.10-21.

¹¹ Marc Fumaroli, *Trois institutions littéraires*, Paris, Gallimard, 1986, p. 143.

¹² Marc Fumaroli, « Quand l'Europe parlait français, Paris était polyglotte », dans *D'autres langues que la mienne* (sous la direction de Michel Zink), Paris, Odile Jacob, 2014.

Mais c'est toute une économie de la parole littéraire que Marc Fumaroli s'enthousiasme de déceler dans cette disposition de la langue française à se faire justement le laboratoire d'une littérature qui restera largement fidèle à ces « racines conversationnelles », et donc à son « pouvoir de lier » : la « religion » de la littérature française, se plaisait-il à dire, trouve sa source non dans le livre mais dans *la parole*, une parole dont la légitimité repose sur l'autorité personnelle, la ferveur d'une énonciation sans lesquelles la rhétorique s'abîme en sophistique stérile. Comme George Steiner, qui y voyait le symptôme de « la crise du sens », la déconstruction du « je » et de l'auteur, opérée par la théorie littéraire moderne, séparait du même coup à ses yeux l'esthétique de l'éthique. Il y voyait le risque d'un effacement de la responsabilité morale des œuvres. D'où l'importance que revêt dans son approche de la littérature la voix de l'auteur ; voix rêveuse tour à tour détachée ou complice du Fabuliste qui fait surgir depuis Ésope un état verbalisé du monde, riche de toutes les bruits que la langue fait avec le temps, pour un public nouveau, qui, « rétif et sans mémoire » – déjà ! – a désormais besoin de « neuf et de gaieté » pour être réceptif aux « choses de la vie »¹³ ; voix surtout de Montaigne dont la *Rhétorique du for intérieur*¹⁴, loin de tout « pédantisme compilateur », retient, ravit par sa capacité à dire avec une heureuse franchise les coups de cœur historiques, poétiques, philosophiques que lui procure la lecture des Anciens ; lectures délivrées des « bandelettes de l'antiquité », qui le font converser d'égal à égal, avec Socrate ou Platon, comme s'il les avait en face de lui ; admirable son ingénuité à dire dans un lexique superlatif son amour pour « la bonne, l'excessive, la divine poésie, au-dessus des règles et des raisons » ; de ce « sport athénien naturalisé français », la conversation, il a su faire, s'en enchante Marc Fumaroli, « un sport de très haute école et de haut risque » ; pourvu que les joueurs mettent leur probité intellectuelle, leur bonne foi et leur énergie au service du vrai : « Je festoye et caresse la vérité en quelque main que je la trouve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que je la vois approcher »¹⁵. Bonheur communicatif d'admirer avec les *Essais* une œuvre dont on est sûr qu'avec elle la littérature ne courra jamais le risque de devenir un phénomène historique.... Voix encore plus lointaine, et pourtant si présente si l'on en croit la cote d'Homère aujourd'hui, de l'aède que fait entendre le beau chapitre *Les sanglots d'Ulysse*¹⁶. Une voix qui a le merveilleux pouvoir devant l'assemblée des Phéaciens, de convertir en beauté, en loisir, en bonheur de l'écoute,

¹³ Marc Fumaroli, « Les Fables de La Fontaine, ou le sourire du sens commun », dans *La diplomatie de l'esprit*, op. cit., p. 479.

¹⁴ *La diplomatie de l'esprit*, op. cit., p.125.

¹⁵ Montaigne, « De l'art de conférer », *Essais*, Paris, Quadrige/PUF, Livre III, 1924, p. 924.

¹⁶ *La diplomatie de l'esprit*, op.cit., p.1.

les malheurs du héros. Une scène où Marc Fumaroli voit à juste titre la matrice du récit littéraire, du *De te fabula narratur*. C'est encore une poétique de l'admiration que nous sommes invités à explorer avec son enquête sur les *Héros et orateurs*¹⁷; en particulier devant ces « grandes âmes » cornéliennes, sommées de « trouver en elles-mêmes le principe de leur propre grandeur ». Ces sentiments de rivalité, d'émulation entre égaux, avatars de l'éthique aristotélicienne du *Magnanime*, font signe vers cette catégorie chère à l'auteur, au point qu'il en a fait le secret de La République des Lettres : le *Sublime*. La force de frappe émotionnelle de ce concept prend sa source dans la résonance d'une grande âme et dans des opérations langagières qui font de « la lumière de la pensée » le sommet du discours. Le sublime « ravit et ravage », il soulève l'âme, l'anoblit. Ainsi vibre Montaigne devant « l'allégresse enjouée » des derniers mots de Socrate. Et Nietzsche, lecteur de Montaigne : « Qu'un tel homme ait écrit, vraiment la joie de vivre sur terre en a été augmentée ». On comprend et on partage l'irritation de Marc Fumaroli de voir ces modèles littéraires qui constituent des formes complexes et accomplies de l'humain désertent les salles de classe, au profit d'un éloge du sport qui mobilise, lui, à grand renfort de rites, de compétitions, de spectacles et d'argent une jeunesse déconnectée de la dignité philosophique que revêt le savoir. *L'art de vivre à la française*, volontiers convoqué ces temps-ci, n'aurait-il plus que la gastronomie, le sport, les terrasses de café à offrir en partage ?

Ce n'est certes pas la seule nostalgie pour l'*otium litteratum*, l'ordre perdu des anciennes hiérarchies qui pousse Marc Fumaroli à dresser un état des lieux aussi désenchanté, en particulier s'agissant de cet effacement du bonheur d'admirer, souligné aussi dans le domaine de la peinture, qui lui a substitué une esthétique de la *sidération*. L'on retrouve sous la plume de penseurs qui sont loin de partager son idéal arcadique du bonheur lettré, ce sentiment d'une « congélation de la pensée dans un conformisme de masse » ; atmosphère peu respirable pour la littérature. Ainsi Alain Badiou, à l'occasion du « retour » de Péguy dans l'actualité littéraire, et en réaction contre cette forme d'*entropie symbolique* qui fait la part belle au narcissisme collectif des réseaux sociaux : « Nous avons grandement besoin de figures d'insoumission, de radicalité, d'une sorte de brutalité pensante » ; et dans l'espace d'anarchique redistribution des cartes dont nous sommes témoins, il salue *a contrario* « la passion de Péguy pour de grands événements dans lesquels s'éprouvent les grandes âmes »¹⁸. Mais lorsque Marc Fumaroli brandit comme source de ce dépérissement l'argument à charge

¹⁷ *Héros et orateurs*, Droz, Paris, 1990.

¹⁸ « Péguy remonte. Entretien avec Alain Badiou », dans *Europe*, Péguy, août- septembre 2014, p.196.

de « la pathologie égalitariste », ou la contradiction inhérente à ses yeux d'une culture démocratique, l'on serait en droit de lui objecter, non bien sûr le choix de ses objets d'étude – il s'est toujours revendiqué comme un spécialiste de la grande tradition littéraire classique, même si on lui doit d'admirables études du 19^{ème} siècle (entre autres, Huysmans, les Goncourt) –, mais certains points aveugles de son Panthéon. Ils témoignent d'une étrange réticence à reconnaître, par exemple, que la littérature des Lumières a considérablement contribué, par son « lyrisme de l'intelligence », aurait dit Maurice Blanchot, à entretenir ce bonheur d'admirer ; mais en le subordonnant désormais à « l'émancipation critique de Caliban »¹⁹. La rhétorique du sublime – l'émouvante contagion de sa plénitude – n'est pas réservée au seul territoire des écrivains des 16^{ème} et 17^{ème} siècles. Après tout, la jubilation communicative des plumes de Diderot, de Voltaire, de Montesquieu trouve sa source, comme l'avait bien souligné Roland Barthes, dans la certitude de parler au nom du droit ; c'est le cas dans « cette guerre civile de l'esprit contre l'esprit » dont témoigne le magnifique *Neveu de Rameau*, dans sa vigoureuse attaque contre les propos d'une philosophie lénifiante qui s'accommode du monde comme il va et prêche la résignation au nom d'une sagesse « supérieure ». Il y a là l'émergence d'une nouvelle sensibilité, d'un nouvel appétit du bonheur qui ne peuvent plus rester sourds au « vacarme » des exploités et des oubliés de l'histoire. Ce que Ricoeur appelait « le bondissement de la conscience indignée », ce « feu de la parole », qui animait déjà les discours des Gracques, se retrouve dans les grands discours de Victor Hugo à l'Assemblée quand il s'agit de dénoncer « la cave des vieux faits » et d'en appeler à l'avènement d'une raison qui, émancipée des entraves du dogme, doit « faire le jour ». Il y a dans le « Je proteste d'avance au nom de l'Humanité » de l'orateur hugolien, comme dans la superbe plainte du jeune La Boétie – que contrairement à ce que dit Marc Fumaroli, Montaigne est loin de considérer comme un simple exercice d'école –, de quoi nourrir et exalter les consciences. C'est peut-être cet appel à résister politiquement dans la langue, auquel l'académicien n'a guère été sensible, que l'on n'a pas suffisamment entendu dans sa « France classique, miracle d'équilibre et d'esprit ». Et pourtant, c'est un auteur passionnément aimé et commenté par lui, Chateaubriand lui-même, qui évoquait avec une excitation intellectuelle certaine, non dépourvue d'« empathie », les « deux premiers barons de l'âge moderne, l'égalité et la liberté », avec leur cortège d'idées démocratiques : « elles

¹⁹ Marc Fumaroli, « Pouvoir temporel et pouvoir spirituel : Renan, Valéry et la politique de l'esprit », dans *Exercices de lecture*, Paris, Gallimard, 2006, p.768.

sont dans l'air, elles volent, on les respire »²⁰. Loin de se contenter d'opposer les *granda ossa* à la médiocrité des hommes de maintenant, Chateaubriand reconnaît finalement être « forcé de marcher avec l'intelligence de son temps ». Soucieux d'éviter l'aliénation du présent par le passé, le mémorialiste n'est pas loin de penser que le passé ne peut être sauvé que par ce qu'Hannah Arendt appelait « la violence meurtrière d'idées nouvelles ». Dans son pamphlet souvent juste lancé contre les déconstructions de tout genre qui ont ébranlé ou paralysé l'édifice éducatif, entraînant le rétrécissement du continent littérature, Marc Fumaroli ne prend pas la mesure de l'importance et de la fécondité de ces « moments aigus de négativité » que lui oppose Philippe Sollers, qui balaient un temps une dévotion devenue de routine envers les Classiques. Grand admirateur d'Ernst Curtius, Marc Fumaroli ne pouvait ignorer son sévère réquisitoire contre un humanisme décoloré, féroce conservateur, à rebours de l'humanisme renaissant courageux et conquérant²¹ ; il faut ne pas prendre la mesure de ce qu'était souvent devenu un enseignement paresseux de la littérature pour ne pas comprendre le bonheur des lecteurs à lire, entre autres, les *Essais critiques* de Barthes, ou à redécouvrir les trésors de la littérature gréco-latine dans un dialogue ambitieux avec les sciences humaines : c'est toute une littérature endormie qui reprenait sens et substance. Ne voir dans Sartre que du terrorisme idéologique pétri de dogmatisme, c'est oublier que dans le même temps où il faisait de la littérature un enjeu crucial du présent, qui rompait avec les « exercices d'admiration » pour des textes conçus dans un régime de loisir, il était un grand critique littéraire (Baudelaire, Flaubert, Faulkner, Camus, Sarraute, Genêt). Sartre était « habité » par les auteurs qu'il commente avec une passion, une curiosité, une familiarité surtout qui font justement penser à cette absence totale chez Montaigne de timidité due à l'antique. Ce qu'il est bon de remarquer aussi, ce sont les conclusions différentes que l'on peut porter à partir d'un même constat. Ainsi, Jacques Rancière²², comme Marc Fumaroli, constate « le tournant culturel de la science sociale », soit la promotion en égale dignité de toutes les pratiques culturelles, annexées à la recherche académique, qui en fait des objets de science sociale, « des plus basiques aux plus sophistiquées »... Mais au lieu d'y voir comme lui le fruit pervers d'une idéologie égalitariste galopante, il constate que « la promesse d'égalité promise par la science sociale a été absorbée par la logique inégalitaire » : ce qu'il appelle *l'opinion de l'inégalité* en sort paradoxalement renforcée : reste le fossé entre ceux qui « expliquent » et

²⁰ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », tome II, p.1718, et p. 755, pour la citation suivante.

²¹ Ernst Curtius, *La littérature européenne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1956, p. 394.

²² Jacques Rancière, « La dés-explication », dans *Europe*, septembre- octobre 2020, pp. 6-22 pour les citations. Voir également *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987.

ceux qui consomment. Un raisonnement qui *mutatis mutandis* rejoint celui de Chateaubriand quand, à l'occasion de son séjour en Amérique, il constate combien « l'impulsion égalitaire » cache « l'énormité des inégalités »²³. Dans tous les cas, on peut conclure que l'étude sociologique de la nouvelle sphère culturelle ne rendra pas au lecteur son pouvoir de penser, d'espérer, d'admirer. C'est toujours par plus de *vraie* démocratie, plus d'écoles, plus de maîtres instruits qu'il apprendra à s'émouvoir devant la beauté. Voilà qui justifierait ce que Marc Fumaroli regrette, que la République des Lettres, gangrenée par l'idéologie, soit devenue « un parti de combat ». L'on peut à rebours regretter qu'elle ne le devienne pas plus énergiquement pour dire l'urgence de mettre à la disposition du plus grand nombre d'authentiques choix culturels, qui ne soient pas seulement dictés par la double souveraineté de la technique et de la loi du marché. L'actualité de l'Érasme des *Antibarbares* est ici écrasante : « *Il est indispensable que la transmission du savoir se poursuive auprès de maîtres qualifiés (...). Selon moi, il ne faut pas écouter ceux qui affirment que les connaissances ne doivent pas être enseignées partout, que l'on n'a pas besoin d'un si grand nombre de gens instruits, et qu'un petit nombre de personnes peut en diriger une quantité : si un objet est beau pour quelques-uns, pourquoi ne serait-il pas encore plus prestigieux pour une foule de gens ?* »²⁴. On conviendra volontiers avec Marc Fumaroli que ce n'est pas en faisant de l'école « la boniche de l'actualité » qu'on y parviendra, mais pas davantage en laissant la démocratie se vider progressivement de sa vocation au conflit politique, lequel reste le gage d'un réel souci du bonheur commun.

Il reste ce qui relève de l'*ethos* intime de l'essayiste, le goût, si l'on peut employer ce mot en disgrâce, comme Vauvenargues le disait naguères de la vertu... Mais entendu cette fois-ci dans une acception moins codifiée, plus subjective. Le goût de Marc Fumaroli ne portait pas son intelligence littéraire vers une littérature du désenchantement, excessivement éprise à son sens de négativité ou de nombrilisme stérile. Même si sa perspicacité lui faisait convenir que les temps orageux, avec leur cortège de malheurs, justifiaient que « l'Ange anxieux d'Albrecht Dürer » hante le territoire de la littérature moderne : « L'intelligence littéraire classique faisait sourire l'homme de l'homme. L'intelligence littéraire moderne frémit de la peur diffuse ou panique que l'homme inspire à l'homme »²⁵. Mais jusqu'au bout il est resté soucieux d'arracher la littérature à la tutelle desséchante des concepts

²³ *Mémoires d'outre-tombe*, op.cit., tome 1, p. 278.

²⁴ Érasme, *Les Antibarbares*, Œuvres choisies. Présentation, traduction et annotations de Jacques Chomarat, Paris, Le Livre de poche, 1991.

²⁵ *Exercices de lecture*, Préface, op. cit., p. 26.

philosophiques », à la morosité des sciences sociales, persuadé que ce « gyroscope qui sied bien à tout le monde », la littérature, a besoin de passeurs avertis et enthousiastes. Le souci que l'on pouvait dire chez lui pleinement « spirituel » que les usages sociaux ou anthropologiques de la culture ne prennent pas le dessus sur son sens humaniste, que « vertu et connaissance » restent la marque humaine, pour parler comme l'Ulysse de Dante convoqué par Primo Levi, l'aura habité aussi jusqu'au bout. À la question « comment vivre à hauteur de soi dans le monde moderne », Marc Fumaroli, malgré ses interventions et partis pris de témoin non engagé, aurait peut-être répondu : « par une discrète dissidence », autorisée par le détachement et la marge de jeu vis-à-vis de l'actualité que lui offrait le territoire de « ses amis oubliés », les Classiques. Mais plus profondément, pour rester sur ce terrain du bonheur, inséparable pour lui d'une thérapeutique contre toutes les formes de mélancolie, il lui est souvent arrivé d'évoquer, à côté des « échafaudages » de la littérature, qui le concernaient comme historien de la culture, une « chambre secrète »²⁶ ; elle abritait depuis l'enfance le bonheur de la lecture : celle de ces livres riches d'une *substance* victorieuse, « fleurissant toujours en nouvelle grâce » ; celle du cœur, « un cœur tendre qui haït le néant vaste et noir ». Il n'est pas étonnant qu'il se soit à ce point reconnu dans son auteur classique préféré, La Fontaine. Le fabuliste incarnait à ses yeux non seulement le secret de la « gaie science », sagesse millénaire, miraculeusement reconvertie aux couleurs du temps, mais aussi et surtout « loin du monde et du bruit », le bonheur d'un *Arrière-Pays* qui ne devait plus de comptes qu'à ses exigences les plus secrètes : « À qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit »²⁷.

Cécilia Suzzoni

²⁶ Marc Fumaroli, *Trois Institutions littéraires*, *op.cit.* « Introduction », p. ix.

²⁷ La Fontaine, *Fables*, *op.cit.*, « Le corbeau, la gazelle, la tortue et le rat », XII, 15, p.722.